

Le Figaro

29 avril 2019

Valérie Duponchelle

## Les Poirier ou l'éternel retour à Rome

**INTERVIEW** Ce couple hanté par la mémoire et la transmission refuse le titre trop banal d'artistes. Ils exposent à la Villa Médicis, cinquante ans après y avoir forgé leur œuvre, leur duo, leur famille, du temps d'un certain Balthus.

**A** PROPOS RECUEILLIS PAR  
**VALÉRIE  
DUPONCHELLE**  
@VDuponchelle

Anne et Patrick Poirier sont connus comme les Poirier. « Leur œuvre est résolument contemporaine par l'exploration de notre rapport avec les cultures oubliées. Elle réveille notre interrogation sur le sort de l'humanité et le temps compté des civilisations. Elle nous oblige à considérer la vanité d'une vie et sa valeur unique. La qualité esthétique de leur travail utilise un langage universel qui renvoie chacun à la beauté du souvenir, à l'émotion du passage du temps, à la richesse toujours présente du génie de l'homme », nous confie leur ami et galeriste Jean-Gabriel Mitterrand. Avec « Romamor », ils reviennent à la source de leur couple et de leur art.

**LE FIGARO.** - Pourquoi se dire architecte et archéologue et non artistes ?

**Patrick POIRIER.** Quand nous avons dû refaire nos passeports pour aller au Japon, en 1969, nous n'avions aucune envie d'être définis comme artistes ou même sculpteurs. Trop général, un peu vague, impropre en ce qui nous concerne puisque nous touchons à de multiples disciplines qui vont jusqu'à l'ethnologie, l'anthropologie. Notre travail était déjà en direction de l'archéologie et de l'architecture. Cela est venu tout simplement. Nous nous sommes définis par nos goûts. Le passeport d'Anne spécifie depuis « architecte », le mien « archéologue ».

**Pourquoi ce goût des civilisations passées et de leurs vestiges ?**

**P.P.** - Je suis né le 5 avril 1942, j'ai perdu mon père, j'avais 1 an, sous les bombardements de Nantes. Il était avocat. J'ai gardé des choses faites de sa main, des aquarelles, des peintures. J'allais régulièrement dans la mansarde où demeuraient ces traces paternelles que ma mère avait pu récupérer de notre maison détruite. Je faisais déjà de l'archéologie.

**Anne POIRIER.** - Nous ne prenons pas le passé de manière nostalgique comme un modèle formel des civilisations. Tout site se livre en ruines et en fragments. C'est une façon aussi d'archiver le temps.

**Vous êtes de grands voyageurs.**

**Que vous ont apporté les voyages ?**

**P.P.** - Les voyages sont la chose la plus importante. Peut-être parce que je suis breton et que faire du bateau était le seul moyen concret de partir sans argent. Mes premiers voyages furent en 2CV, jusqu'à Katmandou, le même trajet que Nicolas Bouvier (*l'écrivain*

*suisse en tira matière de son livre, L'Usage du monde, en 1963, NDLR*). Ils durèrent plusieurs mois, pendant les vacances scolaires. Ils m'ont permis de voir que les frontières n'existaient pas vraiment, que les variations de paysages ou de nourriture étaient beaucoup plus lentes. La notion de civilisation est bien plus grande, plus subtile. Comprendre le monde à travers les cultures, les langues, les systèmes, comme le Rideau de fer en Bulgarie, c'était des leçons in situ. D'ailleurs, à nos débuts, nous travaillions peu à l'atelier, surtout en extérieur.

**A.P.** - Cette lenteur du trajet était propice au glissement des cultures, à la notion de civilisation. En traversant nombre de sites archéologiques, Patrick s'est frotté directement à l'archéologie. Moi, j'étais attirée par la modernité de l'Amérique tout en restant viscéralement méditerranéenne - je suis née le 31 mars 1941 à Marseille - et baignée de culture classique. Nous sommes retournés ensemble, plus tard, sur tous ces lieux, en Syrie, en Irak, en Iran. Le fait archéologique comme métaphore de la mémoire et de la fragilité humaine nous a toujours intéressés. En France, dominée par les courants formalistes et théoriciens, notre idée de travailler sur la mémoire était très mal vue.

**Quels souvenirs gardez-vous de vos années à la Villa Médicis ?**

**A.P.** - Cinquante ans après notre séjour à la Villa Médicis, de 1968 à 1972, nous y revenons avec une exposition qui s'appelle « Romamor ». Elle dit tout. Nous avons commencé à vivre et à travailler

ensemble à la Villa. Nous nous y sommes mariés en septembre 1968, l'année où personne ne se mariait ! Notre fils Alain-Guillaume y est né. Après mes études classiques, latin-grec, j'avais commencé une licence d'histoire de l'art, tout en préparant les Arts déco, où nous nous sommes rencontrés. Je voulais être artiste. J'ai eu le Prix de Rome au deuxième essai, en 1967, avec un bas-relief des *Cavaliers de l'Apocalypse* - le sujet imposé était « Le triomphe de la Mort » ! Je suis partie seule à Rome. Patrick, professeur de dessin à l'Académie Charpentier, était resté à Paris, pris par Mai 68 aux Arts déco et aux Beaux-Arts. Le temps que je m'organise pour le rejoindre, Mai 68 était déjà fini ! La durée de la bourse était de trois ans et demi à la Villa. Nous l'avons prolongé par un séjour à Rome qui est devenu notre sujet.

P.P. - J'ai toujours voulu travailler en voyageant. Nos cinq ans passés à Rome furent extraordinaires. C'est en visitant le site d'Ostia Antica, l'ancien port de Rome, que tous mes précédents voyages se sont cristallisés et ont porté leurs fruits. Ma ville natale de Nantes était en ruines. Tout s'est concrétisé. Là était notre matière première. La fragilité des choses, de la culture qui se décompose lentement, comme l'abandon d'Ostia Antica, pas sous le choc d'un drame mais sous l'impact lent de la maladie.

**Le directeur de la Villa Médicis était alors Balthus. Comment était-il avec les pensionnaires ?**

A.P. - Il nous laissait une paix royale, d'abord parce qu'il était

occupé par sa propre vie d'artiste. Nous n'étions pas des proches de Balthus. Mais il se rendait compte que, par notre travail acharné, nous ne gaspillions pas ce cadeau d'être invités à la Villa. Beaucoup de pensionnaires ne rêvaient que de Paris, pensant que toute la vie de l'art s'y tenait. Nous, en revanche, étions passionnés par l'Italie, ses richesses antiques, baroques et aussi contemporaines. L'arte povera était à son pic. La situation artistique à Rome était beaucoup plus intéressante que ce que nous avions laissé à Paris. Jannis Kounellis exposa en 1969 à Rome douze chevaux vivants, transformant la galerie de l'Attico en écurie et l'idée même de ce que pouvait être l'art. Cette exposition m'a beaucoup marquée : je suis cavalière moi-même et je n'aurais jamais pensé à pareille révolution.

P.P. - Balthus était très personnel, il allait à son atelier, nous le croisions dans le jardin de lauriers et de buis où nous travaillions beaucoup. Nous nous tenions à l'écart car Balthus avait une personnalité forte. Même si, en peintre jugé alors assez ringard, il ne jouissait pas du prestige d'aujourd'hui. Il avait une tendance à être absorbant. Si on se laissait prendre, on pouvait commencer à parler comme lui, être entraîné dans un certain mimétisme. Son érudition était impressionnante, il nous a fait découvrir Raymond Roussel (*écrivain, dramaturge et poète français, auteur de Locus Solus ou de L'Étoile au front, 1877-1933*).

**Pourquoi être artistes à deux ?**

P.P. : Nous avons fait les Arts

déco où nous travaillions déjà en atelier. Les projets en architecture intérieure, par exemple, se faisaient toujours à plusieurs. C'était donc la suite logique de l'expérience collective. Ma mère, veuve très tôt, était très intelligente, elle a fait beaucoup de choses par elle-même. Inconsciemment sans doute, je pensais que le rôle des femmes était aussi important et qu'il fallait donc partager cela dans un couple. On écoutait beaucoup de musique rock, où tout passait par le groupe. C'est donc devenu normal pour nous.

A.P. - Balthus était assez généreux pour nous donner deux ateliers très beaux au fond des jardins de la Villa Médicis. Au début, nous ne travaillions pas ensemble. Et puis, en voyageant ensemble à travers l'Italie, en explorant Rome, nous nous sommes aperçus que nous nous intéressions pareillement au phénomène de la mémoire et de la transmission. Nous étions frappés par la fragilité de cette mémoire qui nous était toujours présentée par fragments, qui était toujours menacée.

**Comment réagissez-vous au drame de Notre-Dame ?**

A.P. et P.P. - C'est terrible. Nous avons regardé en direct et en boucle les images pendant des heures. Coïncidence incroyable, ce drame est l'incarnation même de notre recherche sur la mémoire qui s'efface sous nos yeux. ■

**« Romamor », Anne et Patrick Poirier, à la Villa Médicis de Rome, jusqu'au 5 mai (commissaire Chiara Parisi). Catalogue, format à l'italienne (Villa Médicis/ Electa, 22 €).**